

CABINET DE CURIOSITÉS SOCIOLOGIQUES par Gérald Bronner



Excès de délicatesse

Les contextes tragiques favorisent la circulation d'informations fausses. En particulier, par une sorte de pudeur mal placée, les médias baissent parfois la garde.

L'attentat du 14 juillet à Nice est encore vif dans nos esprits, mais certaines histoires s'effacent déjà peu à peu. Par exemple, celle de Timothé Fournier, un jeune buraliste parisien mort en protégeant du camion meurtrier sa femme enceinte de sept mois. Il y a un problème cependant avec cette tragédie : après que la presse nationale et internationale s'en est émue, il s'est avéré que Timothé n'avait jamais existé. Une légende de plus inventée, non vérifiée et largement diffusée. L'origine de ce mythe est embarrassante, car l'information venait directement de l'Agence France-Presse (AFP). L'agence n'étant pas réputée pour son manque de sérieux, on peut se demander : que s'est-il passé ?

L'AFP a simplement été intoxiquée par le compte Twitter de la « cousine » de la victime chimérique. Une sorte de canular. Et comme cette agence alimente une partie de la presse, un formidable effet de cascade s'est produit. L'AFP a présenté ses excuses et a expliqué cette regrettable affaire en soulignant que la cousine avait donné luxe de détails, ce qui accréditait le témoignage, et que les journalistes n'avaient pas procédé à suffisamment de vérifications « par un excès de délicatesse ».

On peut sans doute ajouter que l'urgence à livrer une information n'est pas favorable à la prise du temps nécessaire à sa vérification, mais l'argument de la délicatesse est intéressant. En effet, ce n'est pas la première fois qu'un contexte social rend délicat la vérification des informations. Par exemple, après les attentats du 11-Septembre aux États-Unis,

quelques voix s'élevèrent pour rappeler qu'il y avait eu, parmi les survivants, les enfants des victimes de l'effondrement des tours jumelles, que l'on appela les orphelins du 11-Septembre. Rapidement après la catastrophe, on créa même une association, la Twin Towers Orphan Fund, qui récolta des millions de dollars.

On estimait ce nombre d'orphelins à environ 10 000. Le raisonnement sous-jacent à cet émoi était le suivant : puisque cet attentat



a fait des milliers de morts, dont une partie avaient plusieurs enfants, il devait y avoir un grand nombre d'orphelins dont, disait la légende, certains erraient, affamés, dans le New Jersey. Il était urgent de leur venir en aide.

En réalité, il n'y a tout simplement pas eu d'orphelins des Twin Towers, parce qu'un enfant ne devient orphelin isolé que s'il perd ses deux parents (sauf en situation monoparentale, mais cette situation est rare). Autrement dit, seuls ceux dont les parents travaillaient tous deux au World Trade Center auraient pu être dans ce cas. L'erreur est ici si grossière que l'on a presque du mal

à croire qu'elle ait pu accréditer le mythe. Pourtant, les faits sont là et il semble que la « délicatesse » a ici aussi joué un rôle pour inhiber l'esprit critique. L'ambiance n'était pas favorable aux raisonnements objectifs, d'autant que le thème impliqué (les enfants victimes) redoublait le caractère intolérable des événements du 11 septembre 2001.

Le statisticien français Joseph Klatzmann fit une remarque du même genre en rappelant que certains, dans les années 1980, s'insurgeaient contre les 50 millions de morts annuels de famine dans le monde (le chiffre fut même repris sur une affiche de la campagne présidentielle), alors que le nombre total (toutes causes confondues) de morts annuelles ne dépassait pas 48 millions.

De même, en 1998, plusieurs lauréats du Nobel participèrent à une cérémonie où l'on alluma 40 000 bougies, chacune symbolisant un enfant mourant chaque jour de malnutrition. Il eut été de mauvais goût de faire remarquer qu'une simple extrapolation menait à 15 millions de morts d'enfant par an quand les statistiques officielles n'en dénombraient que 10 millions, et ce toutes causes confondues.

Bien entendu, ces chiffres demeurent effroyables, mais puisque nous cherchons tous une boussole pour nous orienter dans cet océan d'informations, nous ne devrions jamais prendre le risque, et les journalistes moins que quiconque, de plier l'échine sous une cascade de délicatesse. ■

Gérald BRONNER est professeur de sociologie à l'université Paris-Diderot.